

GEORGES BORDONOVE

# CHARLES VI

1380-1422

FILS DE CHARLES V



LES

# ROIS

QUI ONT FAIT  
LA FRANCE

Pygmalion

Extrait de la publication



Les Rois  
qui ont fait  
la France



GEORGES BORDONOVE

Les Rois  
qui ont fait  
la France

# CHARLES VI

*Le roi fol et bien-aimé*



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2006 Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN : 2-7564-0018-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de Michel Fleury  
qui découvrit en 1984, au Louvre, le casque d'apparat  
du roi Charles VI, dans le puits de Philippe Auguste.*





*Or, pensons donc, beau-frère, coadjuteur de Dieu, de nous tenir fermes en la vocation que Dieu nous a appelés en notre jeunesse, c'est assavoir la douce paix tant désirée de la chrétienté, et non prêter les oreilles au chant de la sirène, ni à l'escorpion qui de la langue oint et de sa queue point.*

Lettre de Charles VI à Richard II d'Angleterre,  
15 mai 1390.

*On doit le temps ainsi prendre qu'il vient ;  
Tout dit que pas ne dure la fortune.  
Un temps se part, et puis l'autre revient ;  
On doit le temps ainsi prendre qu'il vient.*

*Je me conforte en ce qu'il me souvient  
Que tous les mois avons nouvelle lune ;  
On doit le temps ainsi prendre qu'il vient ;  
Tout dit que pas ne dure la fortune.*

Rondeau de Jean Froissart.



## UN ROI D'APOCALYPSE

J'avais naguère brièvement évoqué le règne de Charles VI dans la biographie de son fils Charles VII. Je reviens sur la vie de ce monarque fol et bien-aimé par une sorte de scrupule. Il fut tout ensemble l'acteur intermittent, le témoin crucifié, la victime impuissante d'une époque apocalyptique. Il incarne malgré lui la fin tumultueuse du Moyen Âge, l'agonie d'une société qui jetait ses derniers feux. Rien ne laissait prévoir ce règne crépusculaire ; tout annonçait au contraire de brillantes perspectives. Mais les rêves chevaleresques de Charles VI s'abîmèrent soudain dans la folie. Les ténèbres qui envahissaient son cerveau, couvrirent bientôt le plus beau royaume d'Europe. La France se défaisait, cependant que le calvaire du pauvre roi éveillait l'amour et la compassion de son peuple. Et, si étrange que cela puisse paraître, ce furent cet amour et cette compassion qui préservèrent l'avenir de Charles VII. L'action de Jeanne d'Arc, le redressement quasi miraculeux de notre pays ont ici leurs racines. Le peuple, opprimé et misérable, s'était identifié à la personne du roi fou. Il reconnut son fils pour héritier légitime et vrai roi, au mépris des traités et des compromissions des grands.

La vie de Charles VI a les couleurs, le rythme et l'accent d'une tragédie. Elle eût inspiré Shakespeare, s'il était né français.



PREMIÈRE PARTIE  
*UN POUVOIR PARTAGÉ*  
1380-1385



## I

### CHARLES, DAUPHIN DE VIENNOIS

Quittant leurs maisons, leurs boutiques, leurs ateliers, les Parisiens s'épandaient par les rues, le cœur joyeux. Ils criaient : « Noël ! Noël ! Noël ! Qu'il soit le très bien venu ! » C'était le 6 décembre 1368, jour où Charles, dauphin de Viennois, futur Charles VI, fut baptisé. Il était né le dimanche 3 décembre, premier jour de l'Avent, à trois heures du matin, à l'hôtel Saint-Pol.

Son père, le roi Charles V le Sage, avait trente ans et sa mère, la reine Jeanne de Navarre, le même âge à quelques jours près. Depuis leur mariage en 1350, ils attendaient la naissance d'un dauphin, et, avec eux, tout le peuple de France. Ils avaient eu précédemment trois petites filles mortes au berceau ou en bas âge. Les prières, les messes, les pèlerinages avaient été vains. Certains murmuraient que le roi songeait à se séparer de sa femme. En tout cas la naissance de Charles fut tenue quasi pour un miracle et scella leur réconciliation. Par la suite, ils eurent quatre autres enfants, dont le prince Louis de France, futur duc d'Orléans, en 1372.

Charles V, voyant ses vœux exaucés, commença par remercier Dieu d'avoir protégé le royaume de France en lui donnant enfin un héritier. Il fit annoncer l'événement par la sonnerie de toutes les cloches de Paris, chanter « laudes » et « grâces » dans toutes les églises. Le baptême fut célébré en l'église Saint-Pol, en présence d'une foule de barons, de dames et demoiselles en grand arroi. Il y avait tant de monde

## LES ROIS QUI ONT FAIT LA FRANCE

dans les rues que l'on ne pouvait s'y tourner et que plusieurs femmes périrent étouffées. Les humbles oubliaient la cherté de la vie et les bourgeois, leurs récriminations contre l'impôt. Ce fut le cardinal Jean de Dormans qui officia. Charles de Montmorency et Charles de Trie tenaient l'enfant sur les fonts baptismaux. Le roi laissa à sa femme le soin de prévenir les bonnes villes du royaume.

On ignore ce que fut la première enfance du dauphin. Aucun incident notable ne semble l'avoir marquée. Il est cependant probable que le couple royal dut trembler plus d'une fois pour la vie du précieux enfant, mais celui-ci grandit et se développa normalement. On aimerait pouvoir dire quels sentiments sa mère lui inspira. En 1373 – le fait mérite d'être mentionné –, elle fut affligée de troubles mentaux accompagnés de perte de mémoire. Peut-être s'agissait-il simplement d'une dépression après accouchement ; elle venait de donner le jour à la petite princesse Isabelle (qui mourut elle aussi en bas âge). Elle guérit assez vite et complètement, mais, cinq ans plus tard, elle eut un dernier enfant (Catherine) et périt probablement d'une fièvre puerpérale. « De laquelle chose, écrit Christine de Pisan, le roi merveilleusement fut dolent et, nonobstant que la vertu de constance en lui fut plus grande que communément aux autres hommes, cette départie lui fut si grande douleur et si longuement lui dura que jamais, avant ou après, on le vit faire pareil deuil..., car moult s'aimaient de grand amour. » Aucune reine n'a eu des funérailles aussi grandioses. Le dauphin avait dix ans. Ce fut le premier chagrin de sa vie. Nul ne pensait alors que son père rejoindrait à bref délai la reine morte dans la belle chapelle qu'il avait fait préparer à Saint-Denis.

C'est une idée reçue, solidement ancrée dans la mémoire collective, que Charles VI, d'intelligence médiocre, sinon pis, eut une éducation ratée. Froissart donne le ton. Selon lui, Charles V eût déclaré à son lit de mort : « Toute ma fiance (confiance) gît en vous. L'enfant est jeune et de léger esprit ; il y aura métier qu'il soit bien conduit et gouverné de bonne doctrine. » Ces paroles – qui d'ailleurs ne prouvent rien – n'ont pas été prononcées. Charles V mourant bénit son fils aîné. Jamais, au cours des années précédentes, il n'émit de réserves sur celui-ci. Tout au contraire, il ne



## CHARLES, DAUPHIN DE VIENNOIS

perdait pas une occasion de le mettre en valeur. Cependant, par la suite, les historiens emboîtant le pas de Froissart firent état de la prétendue médiocrité intellectuelle de Charles VI pour expliquer sa folie. Plus récemment, d'autres historiens, à l'instigation du docteur Cabanès, spécialiste des diagnostics à posteriori, ne craignirent pas d'affirmer : « ... à seize ans, il traçait des bâtons pour apprendre à écrire. Son principal amusement aurait consisté à jouer au maçon et à souffler des vessies. Il est avéré qu'à la veille même de sa maladie il avait gardé des goûts d'enfant, tels que l'amour des déguisements et qu'il manifestait une espièglerie puérile. »

Or, à seize ans, il savait assez de latin pour comprendre, sans traducteur, les discours interminables des représentants de l'université, ce qui n'est pas peu dire ! Charles V avait été pour lui un père attentif et ferme. Il voulait que son fils devînt en quelque sorte un roi de vitrail, à l'image de saint Louis qu'il avait pris pour modèle. Un roi parfait, d'une piété sans défaillance, de mœurs irréprochables et, sinon savant, du moins instruit. Rien ne fut donc négligé dans l'éducation du dauphin. On lui donna pour précepteur Philippe de Mézières, personnage fascinant. Ce chevalier picard avait parcouru tout le monde connu, l'Orient, l'Europe centrale, l'Espagne, l'Italie. Il avait été chancelier du dernier roi de Chypre et il avait tenté de soustraire cet ultime territoire chrétien à l'emprise des musulmans. Sa foi et sa vaillance égalaient sa culture. Charles V appréciait sa conversation et son ouverture d'esprit. Il le jugea digne d'instruire le dauphin. Et Mézières put écrire dans *Le Songe du vieil pèlerin*, récit allégorique, « qu'il avait nourri et apprivoisé un faucon pèlerin blanc, duquel il avait été le premier fauconnier ».

Le dauphin avait appris à lire dans la Bible, comme c'était l'usage dans les milieux princiers.

Philippe de Mézières lui donna ensuite pour maître Michel de Creyne, éminent professeur du collège de Navarre. Rien ne permet d'affirmer que l'adolescent fut un mauvais élève. Le seul reproche que Philippe de Mézières lui adresse à cet égard dans *Le Songe du vieil pèlerin* est d'avoir préféré la lecture des romans de chevalerie aux ouvrages d'histoire, de piété ou de droit figurant dans la bibliothèque royale. Encore

## LES ROIS QUI ONT FAIT LA FRANCE

ce reproche n'est-il qu'une mise en garde contre les exploits imaginaires du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde.

Parallèlement à ses études, le dauphin faisait son apprentissage de roi et, dans ce domaine, son initiateur ne pouvait être que son père. Celui-ci l'associa aux principales cérémonies dès son jeune âge. Il apprit de lui la manière de se comporter, de recevoir, de parler, de se tenir, de pratiquer cette courtoisie souriante qui caractérisait les Valois, d'accueillir, d'écouter les gens du peuple, de traiter ses serviteurs. Lors de la visite de l'empereur Charles IV, en 1377, le dauphin, qui avait neuf ans, joua son rôle à la perfection. On le vit s'agenouiller devant son père, puis saluer l'empereur qui se leva et se découvrit. Lorsque ce dernier visita l'hôtel Saint-Pol, l'enfant lui offrit deux très beaux brachets à colliers d'or<sup>1</sup>. Charles IV lui accorda, à titre viager, le vicariat impérial sur le royaume d'Arles. Le dauphin sut tourner son compliment comme un prince achevé. Toutefois, si Charles V eut le temps de lui enseigner les rites de la cour, en somme l'art de paraître, il vécut trop peu pour lui apprendre l'art de gouverner.

L'enfant, agile et robuste, excellait dans les exercices corporels. Il avait la fibre militaire. Son père ne contraria pas ses goûts. La vaillance n'excluait pas à ses yeux la perfection morale. De plus, il connaissait assez la mentalité des Français pour savoir qu'ils préféraient à tout autre un roi-soldat. Il regrettait pour sa part d'avoir perdu à vingt-quatre ans l'usage de sa main droite, ce qui le condamna à être un souverain sédentaire. L'adolescent aimait les armes et les chevaux, les récits de guerre. Au cours d'un banquet, le roi fit mettre devant lui un casque et une couronne et lui demanda ce qu'il préférait. Le dauphin choisit, sans hésiter, le casque. Et les vieilles bêtes féodales qui assistaient à la scène d'applaudir. Ils virent dans ce choix la promesse d'un grand règne. Charles V lui-même, malgré sa sagesse, partageait cet avis. Bref, à cette époque, nul ne décela la moindre tare dans cet adolescent vigoureux et volontaire. Il paraissait normal, et même souhaitable, qu'il rêvât d'exploits chevaleresques. Il ne deviendrait peut-être pas exactement le

---

1. Des chiens courants.

## CHARLES, DAUPHIN DE VIENNOIS

souverain que Philippe de Mézières aurait voulu, mais il serait capable de défendre son royaume la lance au poing et, par sa gentillesse naturelle, de se faire aimer de son peuple.

La seule ombre au tableau touchait à sa précocité sexuelle. Elle était habituelle chez les Valois fort portés sur les femmes. Mais Charles V tenait la chasteté pour une vertu majeure. Il montrait une particulière sévérité pour les débordements de la cour. Christine de Pisan raconte qu'il fut informé qu'un jeune chevalier instruisait le dauphin en « amour et vaguete ». Furieux, il le chassa de la cour. On ne sait si la leçon porta ses fruits.

Louis, le frère cadet du dauphin, avait trois ans de moins que son aîné. Il ressemblait à son frère par plus d'un point. Il était plus petit et moins robuste que lui. Il avait moins de goût pour les exercices violents, bien qu'il fût apparemment en bonne santé. Il préférait la lecture à la chasse et aux chevauchées. Il aimait échanger des idées. Les débats le passionnaient. Très tôt on décela chez lui des aptitudes au raisonnement, à la dialectique et à l'abstraction. Il avait l'élocution facile. Christine de Pisan trace un touchant tableau de Louis à genoux « ses petites mains jointes devant l'image de Notre-Dame ». Elle vante sa précoce gentillesse. Mais, tablant sur sa piété et son application aux études, elle se méprend sur son caractère. Louis ne rêvait pas moins de chevalerie que son frère.

Les deux princes furent élevés ensemble et traités à égalité. Ils avaient les mêmes vêtements, les mêmes cadeaux, les mêmes maîtres. Ils participaient aux mêmes cérémonies aux côtés de leur père. Pourtant, Louis n'était pas destiné à régner. Son rôle ne serait jamais que celui de frère puîné et de premier prince du sang. Charles V espérait qu'il seconderait son aîné, de même que ses propres frères l'avaient secondé. Cependant, à tout hasard, il avait limité son importance future en ne lui attribuant que le petit duché de Valois. Ce n'était pas sans angoisse qu'il envisageait l'avenir, bien que sa descendance fût assurée. Il se savait malade et n'espérait rien d'autre que de régner jusqu'à la majorité du dauphin.

Le mal chronique dont il souffrait – probablement une forme de tuberculose – ne cessait de le tourmenter. Dès 1374, il avait organisé sa succession en publiant trois ordonnances

## *LES ROIS QUI ONT FAIT LA FRANCE*

par lesquelles il croyait éviter les dangers d'une minorité et l'anarchie qui s'ensuivrait. La première fixait la majorité du roi à quatorze ans. Puis, comme il avait le pressentiment de mourir avant que le dauphin eût atteint cet âge, il avait, par une seconde ordonnance, organisé la régence : le duc d'Anjou étant l'aîné de ses frères assumerait le gouvernement du royaume ; il assurerait sa défense ; il nommerait les officiers ; il disposerait du budget, à charge pour lui de remettre les excédents à Bureau de La Rivière, son homme de confiance et son fidèle ami. La troisième ordonnance confiait la tutelle du jeune roi à la reine ou, à défaut, aux ducs de Bourgogne et de Bourbon : ceux-ci administreraient en outre Paris, le bailliage de Melun et la Normandie. Ils seraient assistés d'un conseil de tutelle, dont il choisit les membres parmi ses conseillers les plus fiables : Philippe de Mézières était l'un d'eux. Le conseil serait à même d'empêcher les princes des lys de profiter de la situation, voire d'avancer, s'il en était besoin, la majorité du jeune roi. Comme on le constate, cet habile partage du pouvoir limitait les initiatives du futur régent. Charles V ne doutait point des capacités du duc d'Anjou, mais il se méfiait de son ambition. Tant de précautions ne servirent à rien.